

*Bonnes et mauvaises nouvelles de la vie
quotidienne....*

*On a beau dire,
On a beau faire,
Le cul du berger
Sentira toujours
Le thym.*

H.GOUGAUD

*Mauvaise nouvelle !
Le con existe, je l'ai rencontré.*

Il m'arrive peu souvent de fréquenter la grande Ville.

Malheureusement, quelquefois des obligations impérieuses m'y contraignent.

Après avoir déchaussé à regret mes bottes de caoutchouc, d'autant qu'elles rechignent souvent à retrouver leur indépendance, puis ôté mon pantalon de velours si confortable, je me pare d'atours plus en harmonie avec mon futur état de citoyen forcé et, enfin prêt, je me véhicule vers l'inconnue.

Pas celle dont les bras accueillants attirent ma tête vers le moelleux coussin de deux seins rebondis, mais celle que je regarde avec circonspection, celle qui me rebute tant ses bras sont tentaculaires et froids : la grande ville.

Malgré tout, pour mettre un peu de baume enchanteur à mon esprit rendu maussade par cette perspective, en faisant fi de mes préjugés défavorables, je sacrifie une belle journée de Printemps. Un après-midi où le jeune

soleil vous regarde en souriant, sa douce chaleur réchauffe, la terre émane le parfum des fleurs en éclos.

En ville, le cœur heureux d'un si beau temps, le regard plein de lumière, je flâne au gré des rues.

J'admire, ce que souvent l'on ne regarde pas, les hauts des maisons de nos villes.

L'une au toit de tuiles romanes, rose passé, quelque fois moussu, l'autre couverte d'ardoises grises et luisantes qui en porte ainsi la rigueur de l'époque protestante, celle du dix-huitième siècle ornée d'entrelacs sculptés dus au génie de quelque architecte à l'inspiration tarabiscotée, quelles merveilles ! C'est un chaos de cultures harmonisées.

Mais comme le bonheur ne peut pas être parfait, un sombre souvenir vint noircir le plaisir que me donnait ces ensembles si discordants, et pourtant si bien accordés par le hasard du temps.

Comme des fleurs disséminées ça et là apportaient un peu de poésie au tableau que j'admirai, il m'était revenu à l'esprit, qu'un jour, un technocrate de bas étage avait émis l'idée que l'on devrait interdire les pots de fleurs sur les balcons ; sous le fallacieux prétexte qu'ils étaient un danger pour les passants. Ce mauvais goût dans la bouche, laissé par une telle aberration, sera toutefois de courte durée car, doté d'une nature heureuse, ma bonne humeur reprit vite le dessus. J'ai toujours pensé en effet que s'il fallait être assommé, il valait mieux que ce fût par des fleurs plutôt que par la matraque d'un CRS. Surtout si c'est la jolie fille sur le balcon du troisième étage qui, après une tendre rencontre, lors d'adieux pathétiques, renverse maladroitement les fleurs de son

jardin d'extérieur et envoie ainsi par les airs le lourd message de son cœur amoureux.

Chassant définitivement loin de mon esprit les turpitudes des fonctionnaires et des hommes politiques je reprends ma flânerie, je déambule, au hasard des rues, les sens en éveil à l'appel du Printemps....

Un parfum vient flatter mon odorat, pas le patchouli de la parfumerie d'en face, mais plus fin, plus subtil, un mélange presque insaisissable : le thym, le serpolet, la sarriette qui donnent ce charme indéfinissable au souffle du mistral. Il émane d'une affiche. L'une de ces belles affiches publicitaires, souvent scotchées sur le bas des portes en verre des magasins, où j'y lis :

AU CINEMA, LE PROVENCAL

A LA GLOIRE DE MON PERE

D'après Marcel PAGNOL

Il n'en suffisait pas plus pour réveiller mon naturel rêveur. A cet instant, je m'imagine, les mains dans les poches, les pieds dans la bruyère, écoutant dans les garrigues l'envol des bartavelles....

« Boum ! Crac ! Flocc.... »

Interrompu au milieu d'une si agréable rêverie, interloqué par tant d'outrecuidance, je baisse les yeux et jette un regard réprobateur vers l'objet de ce vacarme intempestif.

Un petit costard anodin, une cravate grise, des lunettes d'écailles, en parodiant les paroles de Coluche dans l'un de ses sketches, je dirais : la tronche du premier de la classe. C'était ce quidam là, assis le cul posé sur une crotte de chien, qui était l'auteur de tout ce remue-ménage.

C'était la rencontre !

Bien qu'il ait rompu brutalement le charme d'un instant de poésie, je rougis. Confus devant cette situation ambiguë.

Je regardai en l'air, lui, pas pour les mêmes raisons, en bas, il essayait tant bien que mal d'éviter les crottes de chien.

Je savourais et respirais la douceur de la vie. J'errais lentement au petit bonheur. Lui, courait après un destin tracé d'avance et sans beaucoup de fantaisie. Cela peut paraître peut-être bizarre dans une société bien ordonnée, mais j'étais debout, lui, le cul dans la merde. – *aparté : Malheureusement pour ses habitants, cette ville n'est pas encore Chiraquée. Que voulez-vous le bonheur n'est pas partout ! Ne soyons pas étonné de cette appellation car, si l'on se souvient, c'est lorsque le sieur Chirac était maire de Paris qu'apparurent dans la capitale les premières moto-crottes, appelées par le fait plus communément Chiraquettes. Nous n'épiloguerons pas plus sur cette initiative qui aurait pu être judicieuse si, l'effet d'annonce, l'effet publicitaire de cette bonne idée n'avait pas aidé à cacher les carences évidentes de la gestion de la capitale. –*

En bredouillant des excuses, je lui tends une main condescendante – vous l’aurez compris, celle descendant vers le con – pour l’aider à retrouver la position du bipède pensant, c'est-à-dire, la verticale. Avec toutefois une certaine réticence car, quoique qu’il en fut le lointain descendant, il n’avait rien de la simplicité de l’Homo erectus. Bref, le quidam, le regard outré, repousse de dépit ma main bien pensante tendue dans sa direction. Puis il m’injurie, m’invective, et finalement me traite de bouseux et d’iconoclaste !

Bouseux ! Bouseux ?

Si j’ai interprété correctement ses propos : je veux bien !

En tout état de cause cette condition ne m’a jamais déplut. D’ailleurs j’ai labouré le jardin ce matin pour y semer quelques graines, mes mains en portent encore les traces : des ampoules. Ou peut-être sentent-elles mauvais ? Car j’ai couru après les vaches de mon voisin qui, rendues amoureuses par les premières effluves du printemps, avaient envie de faire des galipettes avec Kiki. Kiki, c’est le taureau. Ce ne fut pas une partie de tout repos puisque le dénommé Kiki, un très beau Maine-Anjou d’un peu plus d’une tonne, n’avait aucunement l’intention de laisser partir ses nouvelles compagnes vers un destin duquel il eût été absent.

Donc cette condition de bouseux ne me gênait absolument pas, et, pour bien le convaincre, je lui précise pourquoi tout cela faisait partie quelques fois des inconvénients de la nature. Car s’il voulait boire du lait, il fallait bien que certains se salissent les mains !

Que n’avais-je pas dit !!!

Redoublant de vindicte, il me crie : « moi, Monsieur, j'ai un bac, plus cinq ! Vous, vous n'êtes qu'un arriéré, un résidu du néolithique... ».

In petto un remous me secoue : force cinq ? Devant une telle situation catastrophique il va être urgent que l'on achète des gilets de sauvetage. Car s'ils continuent à surcharger les bacs de bagages intellectuels parfois superfétatoires, j'ai bien peur, dans ces cas là, de les voir couler de suffisances. La suite de son discours ne m'a d'ailleurs pas plus rassuré, ni stoppé le tangage et le roulis occasionnés dans mon esprit par tant de fatuité.

Vous allez comprendre pourquoi. Mes pensées et mon vague à l'âme ne l'ayant pas interrompu, le quidam m'explique....

Tous les ratios sont mauvais, les dernières statistiques le prouvent, le plus moderne des ordinateurs l'a confirmé : il est complètement dépassé et de surcroît inutile de traire les vaches ! Puisque, dans nos usines d'avant-garde, l'on va fabriquer des pilules de lait avec du pétrole où l'un de ses produits dérivés.

N'étant pas au fait des dernières techniques, je change de sujet pour cacher mon incompetence. Et peut-être pour oublier l'effroi qui commençait à me glacer à de telles paroles.

Si je me souviens bien, il m'avait traité aussi d'iconoclaste.

Iconoclaste ?

Apparemment ce vocable lui plaisait. Il avait dû le repérer à travers les jurons du capitaine Haddock en lisant dans sa jeunesse les aventures de Tintin. Je ne lui fis pas de réflexion à propos de cet insignifiant petit personnage à la houppette blonde, malgré que son

iconographie trop bien pensante ait souvent emmerdé ma conscience d'adolescent. Bref, cette expression me rendait quelque peu mal à l'aise.

Pourtant, je suis un contemplatif. J'adore les images, surtout, et particulièrement, celles avec lesquelles nous parfument les fleurs de la poésie. Aussi, ces hauts de maisons entrevus, ces balcons enfleurés, ces rues tortueuses et indisciplinées, ne se croisant pas où il faudrait, oui j'admire. Par contre, j'apprécie peu les icônes religieuses pour le symbolisme idiot qu'elles représentent et perpétuent. Avec toutefois un regard bienveillant sur la qualité de certaines peintures, et un respect admiratif pour l'artiste qui les a peintes.

Finalement dans ces cas là, afin ne pas polémiquer sur les mots, j'élude les aphorismes. Après tout, on a bien détruit le mur de Berlin, pourquoi ne pas essayer de passer à travers celui de l'incompréhension ?

Donc, je lui retends une main secourable pour l'aider à se relever, d'autant qu'il me semblait le connaître.

Petit costard gris anodin, cravate grise, lunettes d'écaille, baise en ville, la tronche du premier de la classe.

N'était-ce pas le petit banquier rencontré tout à l'heure ?

Celui à qui, faisant une démarche pour l'un de mes camarades artistes peintres, j'avais tenté d'emprunter quelques sous pour permettre à ce compagnon de Bohême, un peu gêné aux entournures, de s'acheter des tubes de gouache et des pinceaux. Car même si l'on a du talent ce n'est pas toujours facile de vivre de son art.

Je me suis fais virer ! Le plus déplaisant, c'est que ce fût avec un peu de mépris dans le regard, et surtout, que

ce *banqueteux* m'ait pris pour un inconscient. Moralité, nous ne nous étions pas compris sur la valeur de certaines valeurs. Ou alors, il avait entendu Léo Ferré chanter : « ces grands fauchés sont riches à crever », à mon avis, il n'avait pas dû tout comprendre !

Ce n'était peut-être pas lui, ce devait être probablement un autre...

Comme il faut bien aider son prochain, ma main était restée en suspend. Elle va y rester longtemps. Effectivement, pendant cet intermède une nouvelle catastrophe était en préparation.

Vous savez, les gens sont curieux. Seulement il n'y a pas que les humains, les animaux aussi. Eux, ce n'est pas par malice ni méchanceté, c'est comme ça, ça les amuse, ça les change des spectacles habituels.

Tournoyait à ce moment là au-dessus de nos têtes un couple de corbeaux.

Interloqués par le spectacle que nous leur offrons, ils se posaient des questions. Qu'est-ce ce tas grisâtre qui gesticule ? Et en plus, ça pue !

Ce n'était pas particulièrement de la curiosité de leur part, mais il faut bien comprendre une chose : la vie de corbeau n'est pas toujours folichonne ! En effet, si on les voit parfois voler sur le dos, c'est qu'ils en ont marre de regarder d'en haut la misère de ce bas monde. Non pas pour ne pas la voir, mais, comme ils sont pleins de délicatesse, ils tournent discrètement la tête devant l'affligeant spectacle que nous leur offrons.

A ce propos, il faut se souvenir aussi des conneries et des mensonges écrits dans la genèse de la bible.

Comme il y a un peu tout et n'importe quoi dans ce machin, j'ai pour ma part une version différente et plus réelle de certains faits.

Cela faisait environ quarante jours que le père Noé buvait de la flotte. Un peu longuet pour un homme presque seul et isolé ; n'est-ce pas ? Même pas de journaux télévisés ! Alors pour être informé de ce qui se passait sur cette satanée terre, il décida d'y envoyer un observateur. Allez savoir pourquoi, il choisit un corbeau. C'eût pu être un représentant de l'ONU, mais vu leur efficacité dans certains cas on comprend qu'il se soit tourné vers une solution plus réaliste. Libéré par l'une des écoutilles de l'arche, le volatile s'envola vers une destination inconnue. Le problème est que, ce foutu animal n'est jamais revenu ! On peut le comprendre, la liberté est un bien trop précieux pour ne pas en jouir jusqu'à l'extrême. L'ancêtre chercha alors une autre solution. Il lui restait une colombe, en sorte, une sorte de pigeon voyageur. C'était une bonne idée puisque cet oiseau avait pris l'habitude de revenir à son point de départ. Il ouvrit donc une nouvelle fois une écoutille de sa barcasse et expédia le gentil zoziaux vers sa destinée.

S'il avait su ! A peine l'éclat blanc de la colombe ce détacha sous le ciel plombé, qu'elle ramassa une volée de plomb. Puis un peu secouée, poursuivant son vol vers le nord du Caucase, elle fut assourdie par le concert des orgues de Staline. Rebutée par ce genre de musique, elle changea d'itinéraire et se dirigea vers le sud en direction du Moyen-Orient. Pas en ligne droite, car elle dut faire un écart pour éviter un missile tomawak américain parti en croisade pour aller pourfendre le turban d'un mec à mobylette, un certain Omar. Malheureusement pour elle,

la journée n'était pas finie. Aux abords d'Israël, ou peut-être vers l'Irak, elle n'a jamais très exactement su où, son « Galileo » expérimental ayant été déboussolé par l'incompréhension des hommes, elle essuya quelques rafales intempestives de Kalachnikov. Mais elle n'était pas encore au bout de ses peines ! Car sur la fin de son périple, elle fut éclaboussée par les débris d'un gus qui s'était fait péter la tronche et le reste, et qui avait pensé : avec cette façon désespérée de communiquer, je vais peut-être faire comprendre à mon voisin qu'il n'a pas forcément toujours raison. Faut vraiment pas s'aimer !

Dégoûté, sur le chemin du retour, l'oiseau messenger prit conscience qu'il avait failli à son devoir, qui était, somme toute, celui de nous rassurer en rapportant un témoignage de concorde.

Avait-il perdu son rameau d'olivier, secoué par la fureur des hommes ? L'avait-il lâché volontairement, refusant d'offrir un symbole de paix usurpé à la face du monde ?

Tant est si bien que cette pauvre colombe est rentrée au bercail atteinte de saturnisme, avec un coup dans l'aile, assourdie, ensanglantée, et ayant renoncé totalement à sa mission. Noé ne s'en ait jamais remis.

Pour noyer son chagrin, il finira les trois cent cinquante dernières années de sa vie assis au milieu des vignes du seigneur, en les buvant grappe par grappe, et en criant à qui voulait l'entendre : « Y en a ras-le-bol de la flotte ! ». Il paraît que la colombe au cours d'un second voyage aurait soi-disant ramené le fameux rameau. Avec les temps qui courent, ou ceux qui sont passés, cela demande sérieusement à être vérifié. (*Traduction libre, par l'auteur, des chapitres VIII et IX de la genèse*).

Quant au corbeau, devenu l'un des familiers de la géhenne, pour finir de détruire le moral du vieil homme lui avait envoyé quelques lettres anonymes dénonçant à juste titre l'incohérence et la détresse de notre monde ; peut-être aussi la suite de notre histoire. Pour conclure, les corbeaux, malgré toutes nos conneries, ne supputent pas encore le début imminent de l'apocalypse sur notre planète. A l'évidence ils doutent surtout de l'intelligence et de la conscience réaliste du genre humain.

Donc, nos corbeaux, las de ces spectacles déprimants, se rattrapent le dimanche. Le dimanche, ils investissent les clochers. Il ne faut pas le dire, pourtant ils rigolent surnoisement, c'est le jour de la messe. Ils n'ont pas besoin de voler sur le dos, il n'y a aucune misère ; flotte dans l'air un *séraphisme* bourbonien. Manque plus que la chaise à porteurs. Mais on l'a remplacée symboliquement par de gros quatre/quatre polluants pilotés par un chauffeur à casquette ; l'honneur est sauf.

Les trublions ont d'ailleurs aussi remarqué les toilettes de circonstance. Les doubles mentons. Le nouveau costard grisâtre plein à craquer de *rebondances* bedonnantes. Les manteaux de vraies fourrures. Les coiffures des dames, figées par la laque du figaro du samedi. Rehaussées souvent par des chapeaux ressemblant au pudding qui auréole le chef de la reine d'Angleterre. C'est l'opulence !

Les corbeaux s'amuse et volent sans arrière-pensée...

Ils se laissent aller à leurs extravagances, vont piquer la cerise sur le chapeau de la dame du seizième rang, font caca sur le bréviaire, ça c'est marrant - d'autant que, hormis les taches rigolotes de vin de messe renversé par un curé tremblotant, avec toutes les inepties racontées

dans ce truc leurs fientes ne risquent pas de le maculer encore plus. Bien mieux, ils sont nourris à leur faim, à chaque instant émergent du bénitier d'énormes grenouilles.

Nous n'étions pas dimanche, mais pour une fois que l'on s'amuse dans la semaine, pourquoi ne pas en rajouter !

Comme ces Anars avaient sans doute lu le poème de Jean Richepin « Les oiseaux de passages », ils s'en sont inspirés. Alors, ce qui devait arriver arrivât, des corbeaux au quidam s'opéra un trait d'union qui atterrira mollement entre les lunettes d'écailles.

C'était superbe et dramatique.

Se trémoussant par terre, le visage couvert de la même chose qu'il avait sur le cul, le quidam se mit à pleurer.

Pris de pitié, j'essaie de le consoler, craignant qu'il ne fasse un ulcère à l'estomac. Surtout, il me semblait le reconnaître ?

Petit costard gris, cravate grise, lunettes d'écailles, la tronche du premier de la classe.

Etait-ce lui que j'avais vu dans cet endroit bizarre appelé : *droguerie à store* ? Oui, vous ne le saviez peut-être pas, mais par précaution dans ces établissements on tire les stores discrètement pour éviter que les gourmets soient rebutés avant d'y pénétrer. Une façon comme une autre de cacher la misère. En américain, on désigne ces gargotes sous le nom de : drugstores.

Et, à travers d'autres garçons grisâtres, il me semblait avoir aperçu mon quidam dans l'une de ces officines. Juché sur une vieille selle de charrue supportée par une sorte de piquet, il bouffait à toute vitesse sur une étagère un truc à étage ; dont le chapeau arrondi, marron clair et

piqueté de blanc fait penser à celui d'une amanite panthère, avec certainement les mêmes effets dévastateurs à la digestion. Un « *hamburgère* » qu'ils appellent ça. Le pire, en buvant, je ne veux dégoûter personne mais il faut pourtant le relater, le liquide noirâtre d'une boîte rouge avec lequel dans ma famille on astique les cuivres. Ca ne m'étonne pas qu'il soit tombé malade !

Ce n'était peut-être pas lui, ce devait être probablement un autre...

Pour lui mettre l'eau à la bouche, le rassurer, orienter ses repas vers de saines envies, redonner un peu de piment à sa vie qui me paraissait morose, je lui explique mon repas de midi. Comme le temps me pressait, il m'avait suffi, pour me sustenter, de quelques appétissantes cochonnailles auvergnates, et, à la fin de cet encas, un savoureux fromage de chèvre des Deux-Sèvres. Le tout arrosé d'un *morgoneux* Morgon. Hum... Il ne m'a pas paru nécessaire d'ajouter que lorsque j'étais moins pressé, entouré d'amis dans des tenues bariolées et diverses qui n'ont pas une attirance particulière pour les fluctuations du « *naze-dac* », il m'arrivait quelques fois de faire un repas nettement plus substantiel. Et après mon café, de déguster lentement un vieil Armagnac en fumant à petites bouffées un excellent Havane. D'en rajouter, c'eût donc, à l'évidence, été de trop dans les circonstances inusitées de notre rencontre.

Car que n'avais-je pas dit !

En hoquetant, la voie entrecoupée de sanglots, il me jette au visage : « Moi, Monsieur, je suis un sportif ! Vous, vous n'êtes qu'un vulgaire jouisseur rabelaisien ». Voyant ma mine déconfite à ses affirmations, il se lance

aussitôt dans un discours ésotérique sur les vertus du sport.

« Effectivement, me dit-il, si je courais, c'est que j'ai rendez-vous avec mon chef de service pour jouer un match de tennis avec lui. Et ce match est d'une importance capitale pour mon avenir. »

En interprétant ses propos, si j'ai bien tout compris, il avait la prétention d'avoir une petite réputation la raquette à la main. Son chef de service, jaloux de cette prérogative, lui avait laissé subodorer que s'il le laissait gagner au cours d'un match inter entreprise, il pourrait être question de promotion. Non mais, qui c'est le chef !!

Donc, comme récompense pour ne pas avoir contrarié la hiérarchie existante, il serait nommé petit chef.

Sacrée promotion en vérité ! Car c'est celle des fayots de l'entreprise. Celle où l'on y colle ceux les moins contestataires pour faire avancer une demande de productivité de plus en plus exacerbée de la part des actionnaires. Ceux-ci sachant que ces individus, corvéables à merci et assez bornés en général, une fois promotionnés sont capables de brimades ou autres formes d'exactions, particulièrement à l'encontre de la gente féminine parfois plus impressionnable, pour permettre à ces exploiters de faire le maximum de profits.

En ignorant volontairement le bien-être des employés dans l'entreprise, ce qui serait plus profitable à la bonne marche de leurs Sociétés, ces excités du CAC 40 préfèrent, pour des raisons ancestrales, des méthodes d'asservissement inique plutôt qu'une certaine liberté et quelques sous âprement mérités par leurs personnels. « Vous ne vous rendez pas compte, ces ouvriers, avec ce

qu'on leur donne, ils rouspètent, et en plus ils revendiquent...! ».

Afin de calmer les récriminations de cette prétendue racaille, un certain baron aurait annoncé sans vergogne : « On va les faire travailler plus, plus longtemps et les payer moins, ça leur apprendra à vivre ». Manque pas d'air, le bouffon ! On pourrait lui rétorquer : « Le travail est au service de l'Homme », et non l'Homme est au service du travail. Vaines paroles en vérité, il ne comprendrait pas. Seul le pognon qui va dans sa poche et dans celles de ses acolytes, l'intéresse.

Donc, mal à propos, le rustre que je suis, en retardant le nouveau merdeux, ne lui laissait plus le temps d'aller s'acheter le dernier survêtement à bande fluorescente – je suis vraiment un arriéré, ça s'appelle un *joguinge* -, les dernières chaussures d'une marque publicisée à outrance dont les semelles sont montées sur triples ressorts. Bref, tout le matériel qui lui aurait permis de paraître au mieux de son avantage. Et surtout d'auréoler d'apparats sa future condition de petit chef. Même si pour cela il faut perdre volontairement un match, on a tout de même son orgueil, n'est-ce pas ?

Malheureusement, sans le faire exprès, j'avais mis un frein à son explosion sociale. Quel dommage ! Des regrets hypocrites m'envahirent.

D'un sourire contrit et d'une main compatissante, j'essaie alors de le sortir de son embarras. D'autant qu'il me semblait le connaître.

Petit costard grisâtre, cravate grise, baise-en-ville, lunette d'écaille, la tronche du premier de la classe.

L'avais-je aperçu devant la vitrine d'un magasin en compagnie de sa femme ?

Aux gesticulations de la dame, on voyait tout de suite qu'elle n'était pas contente. Ce magasin dans lequel elle avait l'habitude de se vêtir n'était plus à la mode.

Eh ! faut pas déconner !, les copines vont doucement rigoler si je me vêts de façon surannée.

Un véritable scandale !

Car dans la boîte de cette pimbêche, un bidule d'assurances paraît-il, le système informatique venait de changer une nouvelle fois. Dans son bureau, le nouvel ordinateur n'avait pas le même *disinge* que l'ancien.

Un désastre ! Un véritable dilemme !!

Comment s'habiller, afin d'avoir un style qui soit en harmonie avec ce nouveau *disinge* ?

La pin-up en vitupérait devant la vitrine de son fournisseur habituel. Elle ne comprenait pas comment un commerçant puisse être suffisamment ignare pour ignorer les évolutions de la mode. Et en plus, il n'avait même pas de « marques ». Faut pas rigoler avec ça, les « marques », ça c'est primordial !

En passant, il est bon de dire quelques mots sur ces fameuses boîtes d'assurances où cette donzelle était employée comme « opératrice de saisie ». Ne voulant pas, par respect pour nos compagnes, dénoncer des pratiques assez courantes dans les bureaux, j'éviterai d'avancer des explications plus complètes sur les sens cachés de cette fonction. D'ailleurs, je ne tiens pas à donner d'autres informations afin éviter le scandale, et surtout pour ne pas être obligé comme l'un des anciens présidents des Etats-Unis d'expliquer, devant tout le monde, comment l'encre de son stylo avait disparue. En fait, on acquière sa promotion comme on peut. Certains jouent au « tennis », d'autres ont simplement changé

l'orthographe de ce jeu. Je n'épiloguerai donc pas plus longtemps sur la valeur du mérite. Par contre, je vais être un peu plus complet sur la façon d'agir de certains de ces *trûstes*.

Assurément, lorsque l'on rentre chez ces gens là pour y être couvert et assuré l'on ressort dubitatif, pas rassuré du tout, et l'on est sûr de toute façon que son compte en banque va vers le découvert. Car bien que le quidam, qui nous a reçu aimablement, ait expliqué avec force détails comment cela se passerait en cas de sinistre, puis pour conclure nous ayant fait signer à toute vitesse un contrat illisible, on sort quand même avec un doute. Si j'en ai besoin : vais-je récupérer mon fric ?

Ce n'est pas une vue de l'esprit, malheureusement cela arrive parfois sans crier gare. Tout à coup un énorme cyclone, ou un méchant typhon affublé, par un doux euphémisme, d'un prénom féminin ; des colères de la nature on ne peut pas encore tout prévoir, ni tout maîtriser ; au grand dam de certains imbéciles voulant régir les seules choses qui nous restent de naturelles. On se retrouve alors entouré d'eau au milieu des ruines de son habitation ravagée, en botte, avec juste son slip et un vieux parapluie délabré pour se protéger. Et l'on voit à ce moment là débarquer un énergomène en costard gris, cravaté, venu contrôler l'étendue des dégâts. Pour vérifier, en sondant pierre par pierre, si l'on n'a pas fait exprès de détruire sa maison à coups de marteau afin d'être indemnisé. Contre toutes apparences, il n'a pas l'air convaincu qu'un typhon féminin puisse faire autant de ravages ! Plutôt si, il le sait, mais pendant qu'il inspecte, contrôle, mesure, tergiverse, pointille, ergote, l'argent avancé années après années : prospère. Le seul

problème un peu gênant dans cette affaire c'est que l'assureur est seul à toucher les dividendes ; nous, on peut bien attendre en espérant, dans cette hécatombe, ne pas y laisser aussi son slip.

Mais le plus préoccupant encore, ils ont la prétention de vouloir gérer aussi nos retraites. Et quant on connaît leurs façons de faire, il y a de quoi être vraiment inquiet !

Car lorsque tu auras la tête chenue, à l'heure d'un repos amplement mérité, tu aspireras alors à cultiver ton jardin pour y voir enfin pousser des légumes ; à tes yeux et ton palais bien meilleurs que ceux servis à la cantine de ton entreprise. Cependant, on risque de te dire sans barguigner : « Monsieur, vous n'avez pas cotisé suffisamment longtemps pour prétendre à vous lancer dorénavant dans le jardinage, il vous faut donc reprendre le collier, et la chaîne ». Tu auras beau japper à l'ignominie, finalement - avant même de pouvoir profiter de ta retraite en sifflant guilleret, fier des superbes carottes de ton potager -, fatigué, usé par de trop nombreuses années de dur labeur, tu n'auras droit qu'aux racines des pissenlits d'un petit bout de terre non cultivable dans le coin des pauvres au « Père Lachaise ». Et en fin de compte, les sous versés pendant des années à ces gens là, qui t'auraient assuré une fin de vie à peu près confortable, iront enrichir les spéculateurs sans scrupules d'un quelconque cours boursier.

On pourrait croire à la lecture de ce récit à une hypothèse hasardeuse de ma part. Il n'en est rien, cela a déjà commencé. Effectivement, si l'on se souvient, une caisse de retraite des cadres ayant fondu à moitié les plombs pour avoir apparemment mal traficoté dans les bourses, un ancien Premier ministre de la République -

entre parenthèses très bourbonien - n'a pas trouvé mieux, pour régler ces erreurs de gestion, d'augmenter la durée minimum légale du temps de cotisation. A mon avis, sans exagérer, nous sommes très proches de la concussion, voire peut-être pas loin de l'escroquerie !

Toutefois, en matière d'escroqueries officielles ces margouilins ne sont pas les plus forts. En fait, les plus doués sont de toute évidence les curés. Car eux, non contents de faire la mendicité auprès des crédules du dimanche, ils utilisent la petite part mystique qui sommeille en tout un chacun pour monter des opérations de grande envergure. Le meilleur exemple est très certainement Lourdes.

Là, sans conteste, on baigne dans l'inimaginable. Car sous prétexte qu'une jeune bergère hallucinée - *idolâtre probablement, à force d'un conditionnement intellectuel dirigé, ou tout simplement en proie à ce qui torture les adolescentes à la puberté, peut-être inquiète aussi à l'idée que ses futurs partenaires, porteurs du bâton de berger, se soient vus interdire par leur Papa le port de la capote qui aurait empêché certains débordements intempestifs* -, aurait vu des apparitions surnaturelles successives dans une grotte où elle allait faire pipi à l'abri des regards concupiscent, ils en ont fait, sans complexe, un lieu touristique et un centre *d'aquathérapie* non conventionné par la Sécu ; la belle aubaine pour leurs porte-monnaie. Affaire fructueuse loin d'être au bord de la faillite, puisque l'on y voit arriver depuis de nombreuses années des tas de personnes désorientées, qui avec des béquilles, qui complètement démantibulées, qui en fauteuil roulant, qui au bord du désespoir, qui encouragées par une pub sacerdotale sans vergogne,

venues chercher alors une hypothétique guérison en s'aspergeant d'eau polluée. Le Monsieur en fauteuil ne retrouvera malheureusement pas ses jambes, ni des pneus neufs à son chariot, dont en plus, l'une de ses roues est crevée. Ce qui l'obligera, à défaut d'intervention surnaturelle, à aller la faire réparer pour un prix exorbitant chez un commerçant lourdaï. Où on lui suggérera alors, avec un peu de morgue, l'achat d'un petit supplément recommandé, « *bise-ness* » oblige, qui est une sorte de statuette en plastique transparent remplie d'une flotte corrompue, représentation vulgaire d'une fausse vierge allégorique. Des fois que ça le guérirait, on peut rêver, n'est-ce pas ; en tout cas, son portefeuille, lui, aura du mal à s'en remettre ! Puis, cloué sur son fauteuil aux roues usées et chèrement réparées il retournera chez lui, et, arrivé dans sa cuisine, il posera la créature transparente sur sa télé. D'où elle le regardera, hypocrite et goguenarde, manger tout les jours une maigre soupe. Seuls, parfois, quelques yeux éparpillés au fond de son assiette lui adresseront sans arrière-pensée un sourire partageur. Triste réalité, ma foi !

Bon, revenons donc à ce personnage qui a suscité en moi ces amères réflexions.

Bien emmerdé par la détresse de la dame, j'avais tourné la tête devant son grave problème de société. Après tout ce n'était peut-être pas mon quidam et sa femme, certainement un autre. De toute façon, je n'arrive jamais à les distinguer, ils se ressemblent tous :

Petit costard grisâtre, cravate grise, lunettes d'écailles, baise-en-ville, la tronche du premier de la classe...

S'il m'arrive, quelques fois, de ne pas comprendre la dialectique du machin *micro-sauve-tout* du Ricain Bill

Gratte-Tout, j'ai toutefois retenu un terme bien adapté à la situation : le formatage.

Moralité, on peut dire sans ambiguïté, de tous ces quidams, qu'ils sont formatés et uniformisés !

Sans doute épuisé par la piqûre néfaste de cette uniformisation morale et politique que l'on veut nous imposer, je commençais à dormir sur mon bureau, en en oubliant de décrire certains autres de mes *cons-citoyens*. Heureusement, mon chien est venu me distraire, me grattant la cuisse d'une patte amicale. On dirait qu'il veut dire quelque chose ?

Ah, oui ! J'ai compris son message.

- Au lieu d'écrire des conneries que je ne peux pas lire, mets donc tes bottes et ton vieux chapeau. Si nous allions dans les marais voir où en est le printemps.-

Après tout, il n'a pas tort, Il n'est pas con cet animal !

D'autant que la semaine dernière les iris étaient en écos. Seront-ils fleuris ? A condition qu'ils n'aient pas été pulvérisés de désherbant toxique par un agriculteur irresponsable – *ayant perdu, comme la plupart de ses collègues, l'ancestral bon sens si souvent vanté et le respect de la nature sous la pression économique* -, de jaune sera parsemé le bord du canal.

Aussi, il y a quelques jours, le Martin et la Martine pécheresse, dans leurs arabesques argentées au-dessus de l'eau, ne cessaient pas de s'envoyer des bisous. S'ils ont réussi à ne pas se faire canarder par un abruti de chasseur tirant sur tout ce qui bouge, nous aurons peut-être la chance d'assister à un heureux événement !

Si aucune autre catastrophe écologique engendrée par l'homme n'est survenue entre temps, nous pourrions donc goûter, émerveillés, l'éveil de la nature.

Ca vaut tout l'or du monde !

Et puis, tiens, pour ne pas être pollué intellectuellement par une télé imbécile, ne proposant que la *staracon* et une *fermicide* moyenâgeuse, j'irai au cinéma avec ma femme.

Pour nous ressourcer dans le plaisir d'une vie saine, nous irons voir.....

A LA GLOIRE DE MON PERE

De Marcel PAGNOL

L'Ancêtre,

Quatre-vingt-dix ans, un lustre, et des broutilles.

Il a connu la grande guerre, et puis l'autre.

De ces erreurs du genre humain, il lui en reste toujours des souvenirs apparents, - les autres sont au fond de son cœur, trop atroces pour être relatés. Il arbore donc fièrement la moustache du poilu de 14, un semblant d'habit bleu horizon, serré au bas de son pantalon par des pinces à vélo comme s'il portait encore ses bandes molletières ; c'est l'image, de l'ancienne image d'Epinal.

Lorsque l'on feuillette le vieil album de famille, il est là. Le regard fier, la moustache arrogante, les décorations épinglées, le pied levé reposant sur ses exploits, c'est l'Ancêtre.

Le nôtre a toujours gardé de l'esprit de cette race de héros, en dépit des douleurs de l'Histoire, la gaillardise et l'humour.

D'ailleurs, il n'est pas rare de voir, quand une saute de vent soulève malicieusement le court cotlin* de l'accorte jeune fille, s'allumer une étincelle de plaisir au fond de ses yeux et fleurir sur le bord de ses lèvres une envie de compliment.

Mais le temps et les ans sont là, inexorables...

Alors l'Ancien, faisant foin de toutes les velléités passées, des petites envies qui le tortillent encore, son grand âge aidant a abordé l'existence d'une autre façon : il s'adonne à la pêche à la ligne.

Noble activité, s'il en est !

Pourtant, certains considèrent ce loisir comme un sport. Appellation due sans doute à la déviance du monde d'aujourd'hui, qui veut que l'on transforme des habitudes séculaires en activités lucratives et sans aucun rapport avec le sens profond de la nature. En effet, rien n'arrête ces soi-disant aventuriers des temps modernes pour assouvir leurs manques de sensations fortes. Car ils préfèrent introduire sans respect du biotope, silures, carassins, truites mangeuses de maïs, écrevisses venues de n'importe où, grenouilles surdimensionnées, plutôt que de trouver des solutions qui protégeraient l'environnement existant. Mais par contre, pratiquée à bon escient, cette activité lorsqu'elle est faite de sagesse et de patiente observation du milieu naturel devrait être proposée à des

fins thérapeutiques, afin de soigner bon nombre de ces excités, de ces névrosés de toutes sortes...

** le cotllin du patois poitevin était le cotillon de nos grand-mères ; de nos jours, appellation donnée encore parfois par les anciens à la jupe.*

En plus de ces déréglés du monde halieutique, notre marais, autrefois un lieu de repos, de méditation, de regards étonnés et silencieux de la part de ses visiteurs, est de plus en plus visité par une cohorte de touristes bruyants, incohérents, irrespectueux et irresponsables. Toutefois, je demande pardon, pour ces propos un peu abrupts, aux rares qui connaissent, apprécient et aiment cette région. En espérant, sincèrement, qu'il nous aiderons à conserver l'authenticité de ce beau pays, mais là, c'est une autre histoire.

Malgré tout, l'Ancêtre n'a rien changé à ses habitudes au cours de sa paisible retraite. Il pêche immuablement depuis des années à la même place, à l'endroit même où le trafic des bateaux est devenu le plus important. Il lui a donc fallu résoudre à sa manière les désagréments dus aux impertinences de ces explorateurs d'un jour.

Au début il ne répond pas à leurs questions idiotes, se contentant d'hocher la tête d'un air réprobateur. Peu à peu au fil des heures, avec le va-et-vient des « plates » qui s'accroissent progressivement au ras de ses cannes à pêche, il commence alors à répondre aux interjections. Des grossièretés viennent à sa bouche. Du genre, lorsqu'une personne appartenant à la gente féminine l'apostrophe ainsi : « *Eh, l'pépé, ç'a mord !* », il répond du tac au tac sans quitter des yeux ses flotteurs : « *Dis donc la morue ! y t'ais pas d'mandé si ton maqu'reau t'as ben ferré à matin !* ». D'ailleurs, on ne sait pas pourquoi, il a la propension à fustiger les grosses

touristes en short. Il est courant, après qu'il est entendu de la part de celles-ci ces paroles assez souvent répétées d'une voie traînante : « *Vous avez vu le pépé ! , depuis le temps qu'il est là, l'a pas dû prendre grand-chose* », de l'entendre rétorquer aussi sec : « *Si ô continue d'même y va pas tarder à prendre une grosse morue, t'ette ben qu'avec l'eau douce ô finira par t'dessaler* ».

Puis un jour, excédé, il a piqué une grosse colère...

Un beau matin, l'Ancêtre monte dans son bateau, amarré le long de la cale au bout de la place de la Péchoire, pour y assouvir sa passion. Il pose son coussin sur la banquette de bois brut, à son âge un peu de confort ne nuit pas, puis déploie son immense parapluie de toile bleu délavée. Des fois qu'il mouillerait, ou des fois qu'il ferait grand soleil, on ne sait jamais, dans tous les cas cette antiquité est de circonstance.

Après ces préparatifs incontournables, l'heure de vérité arrive. Son œil devenu farouche, il tend, impatient, mais avec beaucoup de précision au beau milieu de la rivière, les lignes de ses vieilles cannes à pêche. Et, enfin, dispose à portée de sa main gauche l'indispensable épuisette, en n'oubliant pas de plonger dans l'eau, sur la droite de son bateau, la bourriche, béante, prête à recevoir les premières victimes

Son matériel hétéroclite ferait sans doute sourire quelques pêcheurs à la tenue militarisée et accros de la fibre de carbone. Cependant, je crois qu'ils seraient surtout jaloux en sachant combien de prises ont ramenées ces vieilles cannes de bambou.

Mais pour faire venir le poisson, il faut l'appâter. Ceux qui connaissent la pêche le savent. Néanmoins, cela ne se

fait pas n'importe comment, alors chacun y va de son petit secret. L'Ancien, lui, ne s'embarrasse pas avec des produits aux couleurs fluo issus de la pétrochimie. Il mélange du son et autres substances naturelles avec de la glaise, afin d'en faire des boules plus ou moins homogènes se désagrégeant à la profondeur qui lui convient. Vous allez me dire : « mais où est le secret ? ».

Il y en a un, certes. Seulement on n'a jamais eut le temps de le percer sur le fait car, au moment où l'on tournait la tête distrait par d'autres spectacles, il faisait couler subrepticement quelques gouttes de liqueur d'anis dans son mélange. Technique un peu particulière à la vérité, mais peut-être efficace, puisqu'un poisson *bourré* aura envie un moment ou un autre de se mettre quelque chose sous la dent. Donc, afin d'estomper les vapeurs de l'alcool, soit, un grain de blé charnu, un petit pois, un asticot frétilant ou un vers de terre bien gras sera le bienvenu. Et le poisson finira de cuver parsemé de fenouil, en nageant malgré lui à travers les oignons dans le vin blanc d'un plat à gratin. Car en fin observateur, l'Ancêtre avait remarqué que lorsqu'il allait boire le pastis avec les copains, on lui proposait des agapes, olives, apéri-trucs, etc., qu'il s'empressait d'avalier pour éponger. Pourquoi, les poissons n'en feraient-ils pas autant ? C'est d'ailleurs à la suite de deux enterrements successifs la même soirée, bien arrosés pour noyer le chagrin, ainsi que la tradition le voulait au bistrot en face de l'église où l'Ancien ému m'a fait part de ses constatations, et dévoilé son secret.

Convaincu de l'effet dévastateur de sa mixture, notre bonhomme appâte... Disons plutôt qu'il bombarde malicieusement ses bouchons de ses boules d'appâts,

avec à l'évidence un peu plus de précision que les jeunes en train de *pétanquer* derrière lui sur la place. Dont quelques boules, lancées d'un geste maladroit vers le cochonnet, avaient pris la direction opposée et dévalé la pente de la cale, et, plouf ! , dans l'eau. Ce qui le faisait se retourner et jeter de temps en temps un regard réprobateur et goguenard sur les boulistes, dans lequel ceux-ci pouvaient y lire ouvertement : vous voyez, moi, à mon âge, j'ai encore la main.

Notre pêcheur, appliqué à sa tâche, voit tout à coup l'un de ses bouchons s'enfoncer à une vitesse vertigineuse, son vieux moulinet grincer un peu au démarrage, puis vrombir de plaisir, en dévidant sans coup férir le nylon de 30/100^{ème}.

La vraie belle touche ! Franche. Et, a priori, irrémédiable pour le poisson suicidaire. Suicide, peut-être dû aux effets de la liqueur d'anis ?

Prestement l'Ancêtre, ferre. Il jubile. Ca y est, cette fois j'en tiens une très grosse ! une sacrée balaise de carpe !

Et, à l'instar de tout bon pêcheur qui connaît toute les ficelles de son art, il suit à la surface de l'eau la progression de son fil afin d'éviter que le poisson malin n'aille pas se réfugier dans un herbier, ou s'entortiller sur un piquet oublié au milieu de la rivière. Une spécialité des grosses carpes sauvages. Les carpes franches, les vraies sauvages, elles font un tour, voire deux autour du poteau d'un ponton, puis se mettent sur le côté et coupent le nylon avec la petite scie située à l'avant de leur nageoire dorsale : étonnant ! Mais l'Ancêtre, averti depuis longtemps de leurs habitudes, se méfiait. Lorsque

le sillage laissé par son fil s'est estompé, il a levé les yeux, surpris.

Horreur !

Avec un morceau de petit pois qui pendouille encore dessus, son hameçon est accroché à un bateau !

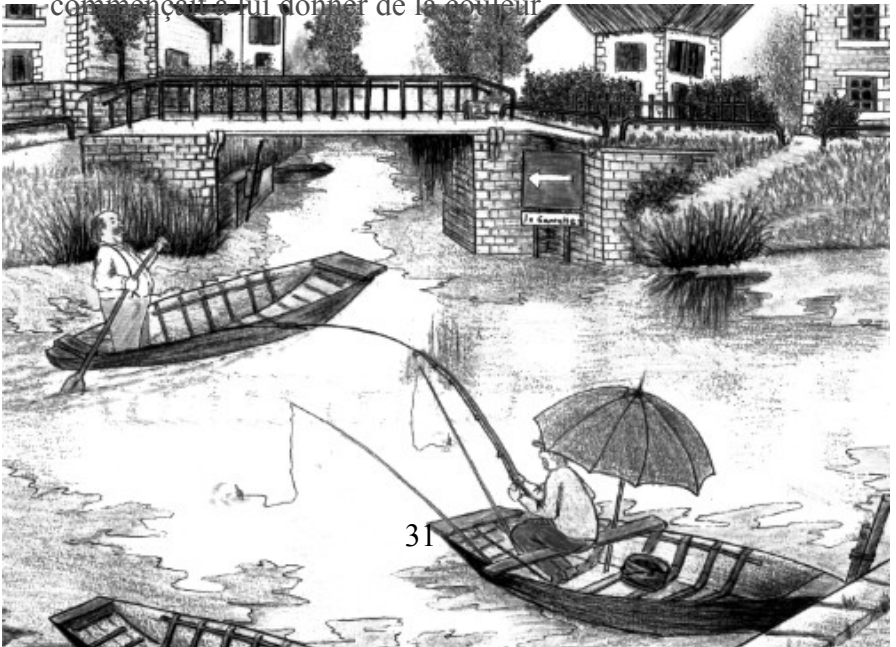
Un bateau, dans lequel un touriste, gros, gras, adipeux, qui, en voyant le désarroi du bonhomme, se bidonne.

L'Ancêtre, outré, la moustache frémissante de colère, mais tenant fermement des deux mains sa canne à pêche pour ne pas laisser échapper sa prise, crie alors à l'énergumène d'une voie tonitruante :

« Te rigol'ras moins quand te s'ras dans la poêle ! ».

Et en aparté de rajouter, gardant son humour légendaire :
« Encore heureux, l'a pas bouffé tout le p'tit pois ».

Sur l'instant le gros n'a pas tout compris, et continué à rigoler. Puis il s'est mis à rougir comme si le frémissement du beurre, fondant au fond de l'ustensile, commençait à lui donner de la couleur.



Ces deux nouvelles seront suivies d'autres.
Les cons sont légion.
Le sujet n'est donc pas prêt de s'épuiser.

*L'acte le plus important de notre vie,
c'est notre mort.*

Ernest RENAN

Hier, je suis mort,

Je n'ai jamais eu envie, à l'approche de l'échéance fatale, de plagier Châteaubriant en racontant les petites péripéties de ma vie. D'autant que la lecture des Mémoires d'Outre-Tombe, à laquelle on ne peut échapper dans sa jeunesse, m'a profondément ennuyé. Si j'ai écrit : ennuyé, c'était pour rester poli. Puisqu'un terme un peu moins respectueux aurait mieux décrit mon état d'âme pendant les longues heures où j'ai planché sur les quarante-quatre Livres de ce Monsieur.

Mais, hier, je mourus. Et, cette fois, j'ai bien l'intention de relater les avatars de ma mort, et la suite.

Je repose. Du moins, je me repose. Peinard. Pour une fois que je peux faire une petite sieste sans qu'un opportuniste vienne la troubler, quel bonheur !

Donc, les deux mains croisées sur la poitrine, j'écoute les funestes paroles de mon entourage.

Générique :

La nuit dernière, en plein sommeil, la grande faucheuse est venue me chercher. Elle ne savait pas quoi foutre, probablement. Car après son surcroît de travail à la suite de la canicule, elle s'est retrouvée avec un petit trou dans son emploi du temps.

En effet, beaucoup de petits vieux ayant été liquidés d'un seul coup, sous prétexte qu'ils auraient fait un peu désordre à travers les jeunes dans les piscines où ils auraient pu se rafraîchir, elle a donc failli se retrouver au chômage en raison du manque de clientèle nouvelle. Mais, ne pouvant pas rester inactive, elle a fini par trouver d'autres clients. Malheureusement j'étais du lot.

Tout d'abord, nous n'étions pas d'accord. Moi, je n'avais pas envie. Elle, elle était pressée. Devant les femmes, j'ai toujours eu quelques faiblesses. J'ai finalement cédé.

Toutefois, comme je n'aime pas que l'on m'emmène n'importe où et n'importe comment, j'ai posé des conditions – on peut toujours essayer, n'est-ce pas ? Pour des raisons personnelles, je lui ai demandé de jouir un peu de ma mort. Puis d'écrire un post-scriptum. Pourquoi pas ? Ce n'est pas tous les jours qu'arrive ce genre d'événement.

Vous auriez vu sa tête, elle était verte. Apparemment, il ne lui était pas arrivée souvent qu'on lui pose ce genre de question.

Alors, afin de couper court à des récriminations encore plus longues de ma part, en utilisant l'une des spécialités de son sexe elle s'écria le regard faux : « pressez-vous, Monsieur, le temps nous attend ! ».

Non, Madame, nous avons l'éternité !

Faut tout de même pas se laisser diriger constamment par les gonzesses !

On dit cela, orgueilleux et fier. Mais, quant on a prévu une partie de pêche avec les copains ou de regarder à la télé le XV de France se faire étriller par les Alls-Blacks, et que, elles, ont décidé qu'il était urgent de déboucher le siphon de l'évier ou de nettoyer le filtre du lave-linge, on obtempère. C'est inéluctable, allez savoir pourquoi, elles ont toujours le dernier mot.

La preuve : je suis mort.

Fin du générique.

La réalité est beaucoup plus prosaïque. Sans le baratin imaginaire de la dame en noir et du dialogue, tout aussi imaginé – *hum, il y a peut-être à travers quelques pointes de réalité* – relaté ci-dessus..., je suis mort à mon insu. Le plus simplement du monde, au milieu de la nuit j'ai continué à dormir d'un sommeil différent. Seule une petite note le différenciait du précédant ; c'était mon ronflement : il avait cessé ! Ma compagne ne s'en est d'ailleurs pas aperçue. Ses ronflements ne la réveillant pas, il n'y avait aucune raison pour que la cessation des miens la perturbe.

Par contre, son éveil fut assez étonnant.

L'occasion rêvée, car, après des années de récriminations de ma part à l'encontre de ses habitudes, elle se levait avant moi. Elle pouvait donc me houspiller à son aise, me traiter de fainéant, de dort tard, sans que je puisse, pris sur le fait, trouver quelque chose à redire. Ce qui était, de toute façon, un paradoxe lorsque l'on connaît les journalières longueurs de ses grasses matinées ! Bref, en enfilant illico, la mine réjouie, mon pantalon de velours afin de bien me faire comprendre : qui, à la maison, portait dorénavant la culotte, elle me secouait comme un prunier. Seulement, dans ma nouvelle condition, même secoué comme un vieux tronc sur lequel il reste encore quelques fruits, il était impossible de me réveiller. Le doute s'instaura alors dans son esprit. Et, à la suite de divers examens successifs, elle se résolut à conclure que ma léthargie n'était pas momentanée, mais définitive.

Pourtant n'ayons pas peur des mots, j'étais, sans contestation – elle a même tenté en ultime espoir le bouche à bouche – on ne peut plus : mort.

De fait, elle se mit à hurler, geindre, puis pleurer. J'en étais sincèrement désolé. J'aurais tant aimé la consoler de sa nouvelle condition de veuve. Mais devant mon incapacité bien involontaire à apporter un peu de réconfort à son état d'âme, je la laissais seule avec son désespoir.

Malgré tout, la vie ordonnée reprend toujours son cours. Et, sous peine d'être classée au rang des assassines, son requiem lacrymal orchestré de lamentations exhaustives un peu apaisé, elle s'est

souvenue qu'il lui fallait impérativement prévenir les autorités. Ce dont, pour ma part, je me serais bien passé !

Le téléphone dans une main, le mouchoir dans l'autre pour éponger des sanglots rémittents, elle réussit enfin à joindre le portable de l'un de mes amis médecin, malgré plusieurs tentatives infructueuses.

Soit dit en passant, ces machins modernes, tant vantés, ont souvent des problèmes de réception lorsqu'ils sont dans des endroits non couverts par leurs opérateurs.

La communication établie, elle tenta de lui expliquer d'une voie hachée qu'il était urgent de venir constater mon état. Sans oublier de préciser, avec un brin de rancœur dans la voix, que je la laissais seule accomplir toutes les démarches obligatoires et officielles en cette circonstance : moralité, j'étais devenu égoïste.

Elle a même pensé, je l'ai lu dans son œil de droite absent de toute larme : « depuis le temps qu'il me casse les pieds à vouloir regarder à l'heure du thé les Chiffres et les Lettres à la télé, il aurait mieux fait de suivre les conseils donnés par la pub de l'assurance british qui précède cette émission ». Celle où un ancien copain de G. Brassens, déguisé en pêcheur pour gagner sa vie, vous explique qu'il faut assurer les housses de protection des fauteuils du salon, dans le cas où les enfants qui vont hériter ne pourraient pas vendre ceux-ci, souillés par les incontinences des vieux. Sinon, à cause de cette imprévoyance manifeste, ils n'auront pas suffisamment de sous pour payer l'enterrement. Si elle a pensé qu'il aurait été judicieux de prévoir ces choses-là, elle n'a jamais osé le dire ouvertement de mon vivant, sachant que j'aurais gueulé à l'escroquerie de la part de ces assureurs, de surcroît : anglais !

Sur ces entrefaites, le toubib arriva. Dans le vestibule de ma demeure, en se débarrassant de son manteau sur la patère de la porte d'entrée, il bougonna tout seul des propos prémonitoires à mon encontre ; mais avec une certaine hypocrisie, car suffisamment fort de manière que je puisse l'entendre dire : « j'espère qu'il va y passer ! A force de faire le con, ça lui pend au nez ! ».

Au téléphone, à travers les pleurs de ma compagne, il n'avait pas compris que le pire était déjà arrivé. Mais sur le pas de la porte de ma chambre il s'arrêta stupéfait, et dit d'une voix dépitée : « Merde ! C'est fait ! ».

De loin, son œil de professionnel exercé depuis un bon nombre d'années à ce genre de situation avait tout de suite déterminé l'irréversibilité de mon état. Alors, de près, il maugréa des insanités à mon égard. Entre autres, comme quoi il était amoral de mourir sans la présence d'un digne successeur d'Hippocrate. Mais surtout, vexé, parce qu'il fut obligé de conclure à une mort naturelle due à l'usure du temps ; et a fortiori nullement provoquée par un abus inconsidéré des bonnes choses de la vie. J'ai d'ailleurs entrevu dans son regard scrutateur quelques regrets.

A l'évidence, il aurait préféré ne pas être contraint à reconsidérer son pronostic premier, et d'y aller d'une belle engueulade posthume !

C'eut été un comble ! Car, si je me souviens bien de sa jeunesse, à l'époque où il était carabin, combien de fois ses copains m'ont demandé de venir le chercher. Ce Monsieur ne pouvant plus se mouvoir, du fait des conséquences éthyliques d'une nouba monstre qu'il avait organisée à l'internat de l'hôpital. Ou, pire encore, à peu près dopé par le même genre de médicaments ingurgités

dans le cas précédent, parce qu'il courait surexcité dans les couloirs de l'Ecole d'infirmières en voulant sur le champs ausculter l'une de ces demoiselles, et surtout lui montrer le bon fonctionnement de son... stéthoscope.

Ce qui prouve que lorsque ce genre d'individu prend du galon dans l'échelle sociale et devient une sommité reconnue, un notable établi ou un bourgeois parvenu, il est atteint d'une amnésie de bon aloi sur les inconvenances de ses frasques passées.

Si je pouvais me lever, je lui botterais volontiers les fesses ! Ca permettrait peut-être à ses souvenirs de se remettre en place.

Ainsi furent accomplies les formalités qui me donnaient l'autorisation de rejoindre, dans l'au-delà, certains de mes amis attirés par la quête du Bonheur dans ce « Jardin » philosophique cher aux disciples d'Epicure.

Une fois toutes les diverses tracasseries administratives enfin réglées, une nouvelle et lourde tâche attendait ma femme : m'habiller. C'était en effet un problème auquel elle n'avait pas encore été confrontée. Elle avait toujours préféré me déshabiller dans la position verticale, plutôt que de tenter de m'habiller : couché ; ce qui à son avis, dans le premier cas, émoustillait sa libido, et ne comportait aucun intérêt dans le second.

Tout nu sur mon lit, je vis dans son regard un peu de perplexité. Effectivement, un grand cadavre comme le mien n'est certes pas quelque chose de facile à vêtir et manipuler. A la suite de cogitations intimes, elle décida, en dernier recours, de faire appel à la voisine.

Celle-ci vint alors en traînant la savate ; un peu mal à l'aise, sembla-t-il, d'être embauchée pour un tel rituel. Mais, vous savez, même si cela ne réjouit pas forcément,

dans la peine, il faut passer outre à ses réticences et aider son prochain !

Dès son arrivée dans ma chambre, le visage de la dame changea. De morne qu'il était, il devint légèrement concupiscent. Alors, ne pouvant pas cacher l'endroit où ses yeux s'attardaient longuement, j'eus peur. Pourvu ! Mais pourvu, qu'elle ne soit pas comme ces femmes fétichistes qui ne peuvent garder près d'elles leurs attributs préférés ! Et qui, afin de couper court aux fantasmes extraconjugaux de ceux-ci, les transforment en reliques bringuebalantes, pendues à une chaîne portée en sautoir.

De préférence, Madame, il serait de bon ton que l'on me conservât entier !

Cette réticence ne vient aucunement du fait que je ne veuille pas faire don de mes organes à la science, bien au contraire. Surtout s'ils peuvent contribuer à sauver des vies humaines. Mais, si j'ai émis quelques réserves, c'est qu'il y a certaines parties sensibles de mon anatomie dont je n'aimerais pas qu'elles tombassent entre n'importe quelles mains, qui à l'occasion les manipuleraient de façon malhabile. Aussi, après les avoir longtemps partagées avec ma compagne, demandez lui donc si dans sa bouche le terme « exclusivité » n'est pas un leitmotiv ! Comme je n'ai aucune prédilection pour les conflits, en restant pourvu je pourrai peut-être ainsi éviter quelques crépages de chignon.

Elles durent m'entendre regimber. Aussitôt elles allèrent quérir un quelconque pantalon dans la penderie et me l'enfilèrent prestement, sans doute pour cacher au plus vite l'objet de maints regrets. Dans la foulée, elles firent de même avec mes chaussettes et ma chemise. A

contrario de leurs désirs profonds, je commençais à devenir plus décent. Puis de nouveau, il y eut un flottement, une interrogation : Faut-il lui mettre une cravate ?

La question de la cravate se posait en effet.

Qu'allaient-elles décider ?

Car elles avaient auparavant commis une bévue vestimentaire qui avait déjà commencée à me chagriner.

J'aurais bien aimé les interroger : pourquoi ce pantalon des plus standards m'avait-il échu ? Pourquoi m'affubler de ce triste futil classique qui ne me servait que dans des circonstances très particulières ? Porté, par exemple, lors d'un rendez-vous obligé, dont je me serais fichtrement bien passé, où je dus affronter un contrôleur d'impôt pointilleux ; moralité, tenue de rigueur obligatoire en cette triste occasion pour paraître un citoyen honorable bien calé dans le rang.

Où est donc mon vieux pantalon de velours, gardien de tant de souvenirs ? Pourtant il a toujours été un compagnon fidèle. Il eût été normal qu'il m'accompagnât dans cette aventure. Ah, oui, c'est vrai ! J'oubliais. Ma femme me l'avait *taxé* à son réveil. L'avait-elle gardé par défit ? Ou peut-être avait-elle oublié qu'elle le portait, tant il est confortable ? Ou plus probablement, ces dames l'ont écarté en pensant qu'il ferait désordre en ce cérémonial.

Raisonnement trop conventionnel, à mon goût. C'est parfois rageant d'être réduit au silence ! Car elles m'auraient entendu crier haut et fort : « Au diable, les conventions ! ».

Fut-ce le fait d'avoir invoqué le diable, en tous cas à propos de la cravate elles s'interrogeaient. Normalement

la question ne se pose pas, la pompe établie le conseille fortement. Néanmoins, ma compagne, qui me connaît bien, savait que ce bout de tissu pendouillant ne m'avait jamais séduit. Même qu'il était souvent la représentation de certaines formes sociétales qui m'exaspéraient de mon vivant. Alors, elles eurent une idée de génie : un nœud papillon !

Enfin un instant d'originalité. De plus, mon âme bucolique si accordait parfaitement. Me faire chatouiller le menton par un gros papillon aux couleurs chatoyantes, un vrai petit moment de bonheur. Voilà, attendue depuis un moment, une pointe d'anticonformisme comme je les apprécie ! Mes grincements de dents s'étaient calmés d'un coup.

Malheureusement on ne peut pas effacer en un instant des habitudes depuis trop longtemps ancrées dans les esprits. Elles se réinstallèrent donc dans le conformisme en m'affublant d'un petit nœud grisâtre. Puis dans la continuité elles m'endossèrent, non sans mal, une veste banale ; celle surnommée la veste du dimanche. Cela m'a fait bizarre, moi qui porte rarement une veste, et encore moins le dimanche. Enfin, pour parachever leur ouvrage, des chaussettes noires et une paire de chaussures vernies vinrent orner mes pieds.

Drôle d'idée, car, là où j'allais, ces godasses étaient tout à fait superflues puisque j'y serais aimablement porté en grandes pompes.

Bien installé au milieu de mon lit, déguisé en pingouin à l'instar d'un quidam qui va à une réunion du Rothari Club, l'air apparemment serein – à l'intérieur il en était tout autrement, ça commençait sérieusement à bouillir ! – je pouvais attendre l'avenir...

Maintenant que j'étais paré d'atours bien comme il faut – à mon grand regret – je pouvais recevoir les gens sans passer pour un mort fantaisiste. Ma compagne ne s'est d'ailleurs pas privée pour en inviter une ribambelle.

Pour cela, aussitôt après mon habillage, elle fut prise d'une frénésie téléphonique. Le pauvre engin en a même surchauffé. D'abord, elle a prévenu mes enfants. Normal ! Puis invité la famille. Les amis. Les relations, etc., etc., etc. Tiens, me suis-je dit amusé ! : « Pour une fois, ce n'est pas toi qui va payer la note ». Et ça m'a surtout rassuré vu l'ampleur de la facture à venir. Et tout cela en mon honneur, étonnant, non ! Mais, soyons réaliste, comme j'apprécie beaucoup la solitude et le calme, c'était vraiment un jour sans.

Les enfants arrivèrent assez rapidement, les uns après les autres. En les voyant pénétrer dans ma chambre avec leurs mines tristes et morbides je ne les ai pas tous reconnus sur l'instant. Et aussi, chose étonnante, il ne me semblait pas en avoir eus autant. Sans doute doit-on perdre un peu la mémoire en vieillissant, ou alors, dans sa jeunesse on ne sait pas toujours ce que l'on fait !

Baiser d'adieu ; cérémonial un peu froid, n'est-ce pas. Puis ils se sont plantés, figés comme des cons au pied de mon lit. Ensuite pendant un quart d'heure au moins ils sont restés là à me regarder comme s'ils ne m'avaient jamais vu. Seuls, un sanglot, une petite larme, un rictus et quelquefois un geste inachevé dans ma direction trahissaient leurs émotions. Puis peu à peu ces signes de chagrin se sont estompés pour laisser apparaître sur leurs fronts les prémices d'une cogitation. Cogitation qu'ils allèrent finir ensemble dans le salon autour d'une tasse de café. Il m'aurait bien plu de connaître les fruits de ces

réflexions. Eh, c'est quant même moi le principal intéressé dans cette affaire !

Cette porte de mon lieu de repos à peine close sur les vivants m'avait laissé, de longues minutes, perplexe... Pendant que je m'interrogeais sur mon avenir, elle se mit à grincer lentement. Un museau qui l'écarte, le bruit des griffes sur le parquet, deux pattes sur le bord du lit, et un grand coup de lèche sur le visage.

Etonnant, il est froid ? Tiens, il est étrangement fringué ? Ce n'est pourtant pas dans ces habitudes de porter un tel accoutrement ! Surtout que nous devons aller dans les marais, au soir, écouter le chant d'amour des chevreuils. A-t-il oublié ? Puis il a compris. Il s'est assis sur son postérieur et m'a regardé longuement, et là, j'ai vu dans son regard un vrai désespoir, un vrai sincère, sans arrière-pensée.

Mon compagnon canin ne fut pas le seul à s'inquiéter de mon état. Une petite boule de poils gris et blancs s'était glissée dans l'entrebâillement de la porte, et en trois bonds félins avait sauté sur mon lit. En frottant sa moustache à ma barbe naissante elle avait entamé une mélodie ronronnante. Ce qui l'a surpris, c'est que je ne la repousse pas d'un geste impatient. Elle a tourné ses yeux en amande vers son copain : qu'est-ce qu'il a ? Dans l'attitude de mon camarade elle a compris alors que je les avais abandonnés. Ensemble, ils ont quitté la pièce pour aller cacher leur chagrin dans un endroit isolé de la maison, dignement à l'écart du brouhaha des humains.

Occupée par ce va-et-vient incessant, ma compagne n'avait pas l'opportunité de se laisser aller à sa peine. Il lui fallait préparer le café, infuser le thé, servir un petit verre de vin à un voisin venu « rendre visite ». Et en

même temps raconter un certain nombre de fois la même chose, afin d'expliquer comment j'étais mort. Il y eut aussi la mise en place d'une des coutumes de nos villages qui lui prit un bon moment.

Beaucoup d'habitants de nos campagnes reculées ne pouvant recevoir le journal, il était habituel d'envoyer une estafette pour propager cette sorte de nouvelle. Pas une fourgonnette d'une marque bien connue, mais un inactif de la commune à qui l'on délégua cette triste mission. En l'occurrence chez nous, le préposé n'était pas l'idiot du village, certes, mais certainement pas le plus intelligent. Disons : un peu entamé, si vous voyez ce que je veux dire. Après lui avoir appris sa leçon, on précisait : « Tu y vas, soit, à pied, à vélo ou à la limite à mobylette, mais surtout pas en voiture ».

Ces recommandations à peu près assimilées, voilà notre messenger parti à vélo porter de vive voix le funeste faire-part. Dès la première maison où il s'arrêta, en le voyant paré de sa plus belle tenue, on lui demanda aussitôt : « *Qui c'est qu'est mort ? Rentre donc, tu vas nous expliquer. Tu boiras ben un p'tit coup ?* ». A la deuxième, pareil. A la troisième...

Au milieu de l'après-midi, le vélo qui commençait à s'inquiéter des zigzags que lui imposait son pilote cherchait tant bien que mal à retrouver son indépendance. A la fin de la soirée, il gisait dans un fossé, et quelques mètres plus loin des ronflements prouvaient qu'il n'avait pas réussi totalement à échapper à son propriétaire ; dont la mission restait, dans ce cas là, parfois inachevée. Vous comprenez pourquoi il n'était point souhaitable qu'il se déplaçât en voiture !

Les coups de téléphone, le messenger, avaient amené dans la soirée nombre de visiteurs hétéroclites.

Du côté des hommes, en particulier les anciens du village, ce genre de cérémonial ne fut pas très ambigu. Une fois au pied de mon lit de repos, un hochement de tête, une sorte de salut, deux minutes de recueillement, et direction la cuisine pour arroser ça. Tradition oblige. Un petit coup à ma santé.

Chez les femmes, ce fut plus divers. Certaines vinrent dans la simplicité me rendre un dernier hommage. D'autres firent des réflexions sur ma tenue vestimentaire, un peu choquées par mon nœud papillon. Puis elles y allèrent gaiement de leurs commentaires : *Ah bé dame, l'a eu une belle mort ! L'a pas souffert* ». Encore heureux, ma chère ! Mais je ne vois pas en quoi cela l'autorise à dire que c'est une belle mort. Car la mort, quelle qu'elle soit, n'est jamais belle ! Il n'en fallait pas tant, avec ce genre de propos à la con, elles commençaient à m'échauffer sérieusement les oreilles.

Ce n'était pourtant pour moi que les prémices d'une longue torture morale.

Vinrent les bigotes, toutes de noirs vêtues. Arrivées au pied de mon lit, sans même me dire bonjour, le signe de croix. Et rebelote, re-signe de croix.

Sur l'instant j'ai pensé qu'elles voyaient dans mon nœud « *pape* » le stigmaté manifeste de la présence du Malin. Il est possible, au demeurant, que cette discordance dans ma tenue en ait effrayé quelques unes. Il faut cependant les comprendre. A chaque instant la tentation est là, perfide. Attention, sous quelle forme, sous quelle apparence pourrait se travestir cet être satanique pour les entraîner dans des endroits décadents ?

Eh oui, il est partout ce séducteur de l'inconcevable...

Toutefois, leur duplicité était un peu plus évidente que je ne le pensais. Car, au second signe de croix, j'ai remarqué sur le visage de beaucoup de ces cagotes comme une lueur hypocrite. J'ai alors compris ! De mon vivant, elles auraient hésité à se livrer devant moi à ces gestes ridicules sachant que j'aurais baptisé ceux-ci du nom de simagrées. Mais ne pouvant en la circonstance émettre aucune remarque à l'égard de leurs façons de faire, elles tenaient enfin leur revanche. Non seulement elles sont hypocrites, de surcroît, elles sont irrespectueuses envers la philosophie des autres ! Que voulez-vous, elles ont été trempées dès leur enfance dans un manichéisme primaire, ce qui engendre automatiquement, chez elles, un prosélytisme décadent. Ecoeuré par leur conduite, je commençais à regretter d'être mort.

D'autant que ça n'allait pas s'arranger puisqu'elles ont décidé de s'installer. Une veillée funèbre ça s'appelle. Pas du genre des soirées où t'invites les copains pour faire un tarot, écluser quelques bonnes bouteilles, chanter à tue-tête des chansons de corps de garde, non un truc ouaté, un silence oppressant pour ne pas réveiller un mort qui pourtant ne rêve que d'écouter la « none » de Brassens.

Pour ce faire, créer l'ambiance en somme, elles ont décidé de disposer ça et là des bougies. Ma chambre ressemblait à une cathédrale, là, c'était de trop ! N'ayant jamais très bien compris quel symbole représentait des alignements de bougies ostensiblement disposées pour certaines circonstances, en générales douloureuses, pour ne rien arranger j'étais en plus incommodé par leurs

fumées noirâtres et puantes. Malgré cette iniquité à mon égard, mon imaginaire allait bon train. Pour me consoler, en puisant dans mes souvenirs, l'odeur d'un cohiba fumé par Castro me redonna du baume au cœur.

Puis, il y eut un moment de relâche, elles s'assirent en face de mon lit, pensives. Seuls quelques borborygmes d'un estomac malmené, accompagné parfois d'un pet sournois, rompaient de temps à autre le silence.

Il y avait là quelques pipelettes patentées pour qui rester pendant trop longtemps silencieuses était un exercice au-dessus de leurs forces, c'est dans la force des choses ; mais surtout, il y avait un sujet qui les « tarabustaient » : la cérémonie de mon enterrement.

Comme elle connaissait mes opinions et qu'elles avaient entendu dire que je préférais finir comme une merguez plutôt que d'être bouffé par des vers qui ne m'en seraient pas plus reconnaissant pour ça d'avoir été leur petit encas de quatre heures, des démangeaisons verbales commençaient à faire trémousser d'impatience les fessiers et trembloter les lèvres de propos retenus. Mais le pire sans doute, pour ces conditionnées de la calotte, c'est qu'il n'était nullement question de cérémonie religieuse, encore moins de fleurs et couronnes et en recommandant de jeter mes cendres dans le jardin, ou encore mieux en mer, en disant à ma compagne que l'urne ferait un excellent vase pour y mettre des roses qui furent parmi mes fleurs préférées.

Donc, n'y tenant plus, elles se mirent à jacasser en sourdine, une sorte de psalmodie égrenant des patenôtres. Le sujet étant d'une importance capitale pour ces harpies le ton commença à monter jusqu'au moment où j'entendis tomber la sentence : « Y-a qu'à le passer à

l'église, ô peut pas lui faire de mal à neu ! » (pour ceux qui ne manie pas le patois poitevin : *ça ne peut pas lui faire de mal maintenant*).

Par tous les Diables ! Ces salopes veulent profiter de la situation pour me faire rentrer dans ce qu'elles appellent, le droit chemin...

Eh oui, pour beaucoup, la contrainte de la foi est une évidence consciente, voire plus souvent inconsciente, qui mène les individus vers les chemins d'un conformisme de pensée dont ils ont beaucoup de mal à se débarrasser, tant est qu'ils fassent volontairement cette démarche. En effet, la culture judéo-chrétienne est tellement enracinée, perpétrée volontairement dans les esprits des plus jeunes afin de façonner de bonne heure un formatage considéré comme la bonne conscience, si bien que chez la plupart des individus il est difficile de faire abstraction de cette uniformisation de l'intellect. Donc se perpétue ainsi des croyances et des manières « d'être » tout à fait contestable.

Bref, l'insidieux non-respect d'autrui qu'elles affichaient avait fini par me réveiller.

Finalement, je ne suis pas encore mort, et tant qu'il me restera un souffle de vie je me battrais pour dénoncer l'iniquité des religions et tenter d'apporter un peu d'esprit critique qui manque si souvent

